

Les garçons sauvages

DVD

de Bertrand Mandico

PAR ALICE MICHAUD-LAPOINTE



L'avenir est femme, l'avenir est sorcière

– Bertrand Mandico

« Dans les jardins-chairs pourris des garçons-boubous langoureux lascifs sourires noirs grattant leurs plaies érogènes leurs corps nus malades sucrés putrides laissent s'échapper une vapeur de brume sépia de nitrate suffocante », écrivait William S. Burroughs dans les dernières pages de son roman *Les garçons sauvages* (1970). Empruntant à cette œuvre son titre et revampant son univers sulfureux, le premier long métrage du cinéaste français Bertrand Mandico s'est imposé en 2017 non pas comme un pastiche inspiré de l'esprit littéraire de la *Beat Generation* mais comme un film aux pouvoirs symboliques inattendus, ode offerte sur l'autel d'un âge pubescent effronté et pervers. Derrière son noir et blanc texturé (et contrasté par des surimpressions aux teintes mauves et roses), *Les garçons sauvages* raconte l'histoire de cinq jeunes voyous bourgeois – Romuald (« le moins convaincant »), Sloan (« le plus doux »), Hubert (« le plus secret »), Tanguy (« le plus fuyant »), Jean-Louis (« le plus cruel ») – qui commettent l'innommable en violant et en tuant leur professeure de lettres dont ils se disaient amoureux. Jugés innocents lors d'un simulacre de procès, ces néo-Droogies sont confiés par leurs parents à un riche Hollandais, le Capitaine, qui promet de les rééduquer lors d'un long périple en voilier. Suite à une mutinerie, il y a escale sur une île luxuriante qui « pue l'huître », rencontre avec le D^r Séverin(e) et, surtout, découverte par ces garçons du revers cauchemardesque de leurs pulsions et fantasmes... car pour arpenter l'île mystérieuse, il faut infailliblement apprendre à faire « corps » avec elle.

Ce monde onirico-lubrique, qui a fait la marque de Bertrand Mandico au fil des années (notamment grâce au programme Hormona, qui regroupe les courts *Prehistoric Cabaret*, *Y a-t-il une vierge encore vivante ?* et *Notre-Dame des hormones*), trouve une forme particulièrement cohérente et aboutie dans *Les garçons sauvages*, celle-ci reposant sur un éclatement chatoyant des frontières génériques et une structure narrative qui fouille les confins métaphoriques et allégoriques des liens entre nature et érotisme. À la fois récit initiatique immoral, fable hybride et *queer, wet dream* mystique, épopée hormonale, *Les garçons sauvages* résiste à toute tentative de catégorisation trop nette, à l'image des personnages de jeunes délinquants qu'il met en scène. Planent en effet au-dessus de cette œuvre les romans d'aventures de Robert Louis Stevenson, de William Golding et de Jules Verne, les théories de Judith Butler sur la performativité du genre, *Querelle* de Fassbinder, toutes ces influences n'entravant nullement la fluidité et l'émancipation du projet de Mandico. C'est même, au contraire, en repassant par ces références presque « obligées » avec un certain zèle que le cinéaste réussit à provoquer une réflexion pertinente sur la prédation sexuelle, la croissance organique et la représentation stéréotypée des identités de genre. En accentuant à outrance la sexualisation qu'on attribue déjà à certains motifs et figures dans l'imaginaire populaire (le vieux marin esseulé, l'enfant de chœur pervers, la maîtresse d'école, l'île érogène mangeuse